

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, £1 0; Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, £1 0 0; Aux deux publications réunies, £2 10 0.

Table with advertising rates: Six lignes et au-dessous, première insertion, 2s., 6d.; Dix lignes et au-dessous, première insertion, 3s., 6d.; Au-dessus par lignes, 4d.; Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Afranchir les lettres.)

Éducation.

Industrie.

Progress.

JOURNAL DES DAMES.

Le Couvent des Carmes,

PENDANT LA REVOLUTION.

(Suite et fin.)

Mais bientôt on entend des cris sourds et d'horribles râlements; un silence mortel se fit à l'instant, les prisonniers avaient compris la vérité. Mais ne croyez pas qu'alors leur courage soit ébranlé; tout au contraire, de ce moment ils en deviennent plus grands et plus sublimes; sachant qu'ils vont sûrement à la mort, ils font le généreux sacrifice de leur vie, et ils s'empressent encore et cherchent à se dépasser, c'est à la manière des soldats qui s'élançant à l'assaut pour planter les premiers leur drapeau sur la muraille. Aussitôt que leur tour arrivait, ils se levaient, les uns dédaignant d'interrompre leurs prières, les autres tenant le livre de l'Évangile entre les mains; ceux-ci répétant ce mot du Christ sur la croix: Mon Dieu! pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font; ceux-là, au front noble et majestueux, jetant sur leur bourreaux un regard de pitié et courrant affronter les saluts avec cette assurance qui fit s'écrier, deux jours après, au commissaire: Je me perds, je m'abîme d'étonnement, et tous ceux qui ont vu le voir n'en seraient pas moins surpris que moi. Vos prières allaient à la mort avec la même joie que s'ils fussent allés aux noces!

Ainsi périrent de savans docteurs comme l'abbé Gagnères des Granges, l'abbé Méunier, l'abbé Hermès, auteur de plusieurs ouvrages théologiques, le supérieur des Feuillants, Hubert, huit directeurs de Saint-Sulpice, le général des Bénédictins, Ambroise Chevreux, le procureur et plusieurs professeurs du collège de Navarre, des prédicateurs illustres comme le père Labré, des curés vénérés, aimés dans leurs paroisses, comme le curé de Saint-Sulpice, qui avait donné toute sa fortune aux pauvres; enfin ces pieux vieillards que l'on avait arrachés de l'asile où ils terminaient leurs jours remplis par les travaux.

On massacra d'abord les prisonniers enfermés dans l'église, puis ceux qui attendaient en prières dans le chœur et derrière l'autel. Après que l'on eut immolé l'évêque de Saintes, Pierre-Louis de la Rochefoucauld, les bourreaux, qui voulaient unir dans la mort les deux frères qu'unissait une si étroite amitié pendant la vie, entrèrent dans l'église en criant: Où est François-Joseph de la Rochefoucauld, évêque de Beauvais? Il avait été blessé dans le jardin d'un coup de fusil et était étendu sur un matelas. Je ne refuse pas de mourir, leur dit-il; mais vous voyez que je ne puis marcher, je vous prie de m'aider vous-mêmes à venir où vous m'appellez. Ils le soulevèrent en effet, et l'aiderent à se traîner jusqu'à la porte du jardin. Il fut la dernière victime immolée sur le perron.

ÉPILOGUE.

Le massacre avait duré trois heures avec cette rage, cet acharnement propres à la partie bestiale de l'homme. Quand on eut crié que tous étaient morts, les gendarmes ouvrirent leurs rangs, et la populace se précipita sur les cadavres pour les dépouiller. Tous ne furent cependant pas massacrés; les chefs de la commune sauvèrent chacun quelques-uns de ceux qu'ils connaissaient. Robespierre, qui plus tard dit, en parlant du 2 septembre, que l'humanité en frémissait, mais que la politique n'osait le condamner, fit protéger l'abbé Bernard, ancien principal du collège Louis-le-Grand, qui avait été élevé; Manuel avait envoyé des sentinelles à la porte des cellules de quatre prêtres conventuels enfermés dans le couvent; ils furent épargnés.

Au moment même où la fureur était la plus grande, il arriva que des bourreaux furent pris de commiseration; un soldat, saisi de respect à la vue d'un des plus vénérables vieillards de Saint-François, l'arrêta quand il allait passer la porte du jardin, le dépouilla de sa soutane et le met à côté du commissaire. Celui-ci, lassé de tant de carnage, se prêta à ces rares évènements; cinq ou six prêtres lui dirent ainsi la vie. Trois autres s'étaient échappés dès le commencement de la journée, et étaient sur des pontons de la charpente supérieure, y passèrent la nuit; le lendemain on les découvrit, mais la fièvre était passée, on les relâcha.

Un autre fut moins heureux; caché entre deux matelas, quand la nuit fut venue, il se leva pour respirer; la chapelle était encore pleine de gendarmes et de bourreaux, qui buvaient en chantant l'orgie succédant à la boucherie. En voici encore un! s'écrièrent-ils; il est saisi, entraîné à l'autel et massacré. Dans le même instant, un bruit se fit entendre vers une espèce d'armoire ménagée dans les murs de l'église, ils voient apparaître un homme couvert de sang, qui posait les pieds sur le haut d'une échelle. Un prêtre, échappé au premier carnage du jardin, après avoir reçu plusieurs coups de sabre, profitant du tumulte, s'était ré-

fugié dans cet asile. Le malheureux, dévoré par une soif ardente et la fièvre que causaient ses blessures ne pouvait rester plus longtemps renfermé; les bourreaux montaient déjà vers lui, le sabre à la main; il leur demanda un verre d'eau ou la mort, on le laisse descendre, et à peine arrivé au bas de l'échelle, il tombe évanoui. Cette fois, ce prêtre en défaillance toucha les bourreaux que rien n'avait encore pu émouvoir. Ils lui donnèrent un verre d'eau, le conduisirent à la section, et de là à l'hôpital où il fut sauvé.

Le grand vicaire de l'archevêque d'Arles, l'abbé de la Pannonie, gagnait en fuyant le corridor qui mène à la petite porte du cloître; il est assailli de neuf coups de baïonnette et va succomber; un garde national prend tout à coup sa défense près du chef des Marseillais: Mettez cet homme-là dans une embrasure de porte, s'écrie celui-ci, on le jugera!

Le garde national se hâte d'accomplir cet ordre; l'abbé de la Pannonie resta là debout appuyé contre l'embrasure d'une porte, pendant beaucoup de sang par ses blessures, tandis que l'on massacrait ses frères devant lui. Enfin, au moment où la foule envahissait la cour, à la fin du carnage, il put s'échapper et se réfugier dans une maison voisine. Il faisait encore jour; il vit dans la rue de Vaugirard passer des chariots lourdement chargés; là, sur une pile de cadavres entassés étaient assis des femmes, des enfans, mangeant, chantant et hurlant du sang au visage, du sang aux mains, du sang partout; ils escortaient les corps des victimes égorgees, à l'Abbaye, que l'on portait à la barrière de Sévres, dans la grande fosse préparée deux jours auparavant.

Aux Carmes, on n'avait point eu de fosse à creuser. Quand ils eurent tous été massacrés, que la populace eut pillé les morts quand le silence régna par toute la maison, on jeta les cadavres dans un puits du jardin, et de la chaux vive par dessus; la révolution avait besoin d'espace même sous la terre, elle faisait dévorer par la chaux les milliers de corps qui l'épouvaient. Sur ce puits, qui rappelle à la mémoire le puits des Vendéens, à Clisson, une croix est plantée, et il y pousse des fleurs.

Des marques de la fureur que l'on apporta au massacre existent encore au couvent des Carmes, saisissantes et respectées. Dans le couloir qui précède le perron, la muraille est tachée de sang; elle garde l'empreinte nette et sanglante de la main d'un assassin qui poursuivait sa victime; cette main reste là; immuable et éloquente, elle raconte un jour de notre histoire.

ÉPILOGUE.

Deux ans après, à la chute de Robespierre, en 1794, quand les prisons s'ouvrirent, et que l'échafaud, jusqu'alors en permanence, disparut de la place de la Révolution, il y eut une exaltation de joie, un délire de bonheur dans tout Paris; on se rua aux plaisirs avec emportement, il semblait que l'on voulait réparer, le temps perdu. Les bals publics s'organisèrent alors sur tous les points de Paris, fréquentés par toutes les classes de la société, par les parens, par les fils des victimes de la révolution. Un bal s'était établi dans l'ancien cimetière de Saint-Sulpice; il y avait sur la porte d'entrée une tête de mort qu'on y avait laissée, les pierres tumulaires n'avaient pas été enlevées, on dansait littéralement sur des tombeaux. Ce bal s'appelait le bal des Zephyrs. Mais ce n'était pas assez pour le quartier; on voulut former un autre bal, et le lieu que l'on choisit fut le couvent des Carmes, rue de Vaugirard; ce fut le bal des Tilleuls; il se tenait dans le jardin; on dansait près du puits, près du bassin, sur le lieu même où, dix-huit mois auparavant, près de deux cents prêtres avaient été massacrés.

ETC. LOUDEN. (ECHO FRANÇAIS.)

PARTIE RELIGIEUSE.

PRIÈRES POUR L'ANGLETERRE.

Nous sommes heureux de constater que l'évêque français a mis un louable empressement à répondre à l'appel de Mgr Wiseman, A notre connaissance, NN. SS. les archevêques de Paris et de Cambrai, les évêques de Nantes et de Gap ont déjà adressé au clergé et aux fidèles de leurs diocèses des mandemens ou lettres pastorales pour répondre aux vœux du célèbre auteur des conférences sur l'Église et des Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée.

Cette démonstration aura en Angleterre un salutaire retentissement, et les grâces que les prières de la France catholique feront descendre sur cette île y féconderont, comme une rosée bienfaisante, les germes de bien qui s'y manifestent de toutes parts.

Pour obtenir cet heureux résultat, que nous appelons de toute l'ardeur de nos vœux, dit Mgr, l'évêque de Gap, prions, nous bien chers collaborateurs, prions et faisons prier beaucoup. Pour sa part, votre évêque se propose de célébrer à cette intention plusieurs messes chaque

année, et de préférence les jours de fêtes consacrées à la mémoire des saints qui sont plus particulièrement chers à l'Église d'Angleterre, tels que saint Grégoire-le-Grand, saint Augustin, apôtre des anglais, saint Edouard, saint Thomas de Cantorbury, etc. Plusieurs prêtres de notre ville épiscopale, à qui nous en avons parlé, sont dans les mêmes dispositions, et, sans trop présumer de la charité de notre clergé, nous sommes persuadés que tous les prêtres de notre diocèse, sans exception, se feront un bonheur d'appliquer, pendant plusieurs années, une messe aux intentions exprimées par Mgr Wiseman, dans la lettre qu'il nous a adressée. Ce sera pour nous aussi un véritable bonheur d'en donner l'assurance au vénérable prélat en lui répondant.

Les paroles de Mgr l'archevêque de Cambrai ne sont pas moins touchantes:

"Aucun de vous, dit-il, n'ignore les symptômes consolans de retour à l'unité qui se manifestent, depuis quelques années, au sein de l'Église anglicane. Quel est le prêtre, le fidèle catholique dont le cœur n'ait tressailli d'une joie pleine d'espoir, à la nouvelle de ces nombreuses conversions qui nous ramènent chaque jour des frères bien-aimés; dont les regards, attristés par les douloureux tableaux que nous offre l'état de l'Église de Jésus-Christ, sur presque tous les points de la chrétienté, ne se soient tournés avec complaisance vers les rivages de cette île qui semble vouloir redevenir l'île des saints."

Les prédictions de ces sages aux vues profondes, et quasi-prophétiques, qui ont calculé avec le plus de précision les voies que doit suivre l'erreur, dans le cercle fatal qu'elle parcourt, avant de revenir à son point de départ, la vérité, ces prédictions, nouvelles avec dédain par des oreilles incrédules, comme des rêveries d'enthousiastes, commencent à s'accomplir sous nos yeux. La semence de nos confesseurs et de nos martyrs jetés, il y a un demi-siècle, sur des côtes hospitalières, a levé par la bénédiction de Dieu, et porte déjà des fruits. Le peuple qui marchait dans les ténèbres entrevoit les premiers rayons d'une grande lumière.

Un travail intérieur et fécond se fait dans les esprits: les préjugés s'affaiblissent, nos croyances et nos pratiques ne sont plus l'objet d'une critique moqueuse ou passionnée, Rome n'est plus la prostituée de Babylone. Des hommes sérieux, pour qui la vérité religieuse est un trésor qu'ils veulent posséder à tout prix, interrogent l'antiquité dans ses sources, et s'étonnent d'y trouver toute vivante ce qu'ils appelaient la nouveauté de nos dogmes et de nos usages. Les savantes universités elles-mêmes s'ébranlent, et l'éclat de leurs docteurs sont comme les prémices qu'elles envoient au divin berceau, en attendant qu'elles y rentrent à leur tour, et avec elles toute une grande nation.

Et c'est ici qu'il faut admirer cette protection singulière et sensiblement divine, qui non-seulement assiste l'église dans tout le cours de sa durée miraculeuse, mais qui lui vient en aide et la sert, pour ainsi dire, à point nommé, dans les crises qui la mettent en péril, proportionnant toujours les secours aux dangers, les consolations aux douleurs, la sauveant quand elle va périr, lui ménageant des compensations supérieures à ses pertes, lui faisant pousser de plus vigoureux rameaux sous les coups qui mutilent sa tige, et comme ces fleuves qui ne désertent leurs rives que pour féconder de nouvelles plages, lui donnant toujours de nouveaux fils à la place des pères ingrats qui l'abandonnent.....

Prions donc et faisons prier pour une si profitable à l'avancement du royaume de Dieu. Nous avons prié naguère pour l'Église d'Espagne, et l'Espagne s'est arrêtée devant le schisme. Prions pour l'Église d'Angleterre, et nous la verrons sortir des ténèbres de l'hérésie, brillante et pure comme aux plus beaux jours de son ancienne gloire. Prions dans vos heures et paisibles solitudes, saintes épouses du Seigneur, qui êtes vous-mêmes, ici bas, une prière, une expiation vivante. Prions, saintes familles d'instituteurs et d'institutrices de la jeunesse; c'est une communion qu'on vous demande; priez et faites prier avec vous ces multitudes de petits enfans, dont les bouches innocentes n'implorant pas moins le Dieu qui a montré pour cet âge une tendresse de prédilection. Prions, prêtres et pasteurs, on vous demande que, du moins une fois, vous offriez à cette intention l'adorable sacrifice, Prions et faites prier vos peuples. En sollicitant le bienfait de la foi pour des frères égarés, ils mériteront d'en affermir dans leurs propres cœurs les fondemens, d'en conserver et d'en affermir dans notre patrie le dépôt sacré."

Les prêtres du diocèse de Cambrai sont invités à appliquer pour la conversion de l'Angleterre la messe de l'aurore le jour de Noël. Les fidèles qui s'approcheront, ce jour-là, de la sainte table sont invités à offrir à Dieu leur communion dans la même intention. La même recommandation est adressée aux communautés ecclésiastiques et religieuses. Mgr. Girard les exhorte à s'y préparer par une neuvaine de prières en l'honneur de saint Thomas de Cantorbury, qui commença le 20 décembre et se terminait le 29, jour de la fête du saint. Une indulgence de quarante jours est accordée aux

prêtres qui offriront la messe aux fidèles qui recevront la communion à l'intention de Mgr. Wiseman, et toutes les personnes qui ajouteront à leur prière du matin et du soir: Saint Augustin priez pour nous, gneront, en outre, une indulgence de trente jours.

AGRICULTURE.

DESSECHÈMENT.—Les dessèchements peuvent être considérés sous deux points de vue: ou bien ils s'appliquent à de vastes surfaces que l'on entend par soustraire à l'état d'improduction et d'insalubrité résultant d'une longue invasion et du continu séjour des eaux, pour les soumettre à une culture régulière et constante; ou bien ils s'appliquent seulement à des terrains déjà cultivés ou facilement cultivables, et se réduisent à procurer l'écoulement des eaux qu'ils contiennent avec excès, après la chute des pluies ou la fonte des neiges. Dans le premier cas, il faut souvent mettre en jeu toute la puissance de l'art pour maîtriser une nature désobéissante, et parvenir à soumettre la terre à cette première civilisation qui suit partout le soc de la charrue. Les digues de défense, les barrages, les canaux, les aqueducs, les moulins à vent, les roues à pots, tous les appareils propres à élever les eaux pour les déverser au dessus et en dehors du niveau des seuls obstacles qui les retiennent naturellement, et les machines à vapeur elle-mêmes, sont employés tour à tour ou simultanément et l'ingénieur prépare, par les plus hardis travaux, les voies faciles où le labourer doit entrer. Dans le second, le labourer lui-même peut obtenir immédiatement l'assainissement ou des améliorations dans l'assainissement de sa terre, par des procédés qui lui sont familiers et avec des instruments qui lui sont propres: des fossés, des rigoles, des empièchements, et au besoin, quelques soulages lui suffisent; et des pratiques simples et communes, quoique utiles, assurent l'abondance et la prospérité de ses récoltes. Ce n'est que de cette espèce de dessèchement ou plutôt d'égouttement, appliqué principalement aux terres labourables et aux prairies, que je me propose de parler ici.

De tels terrains sont inondés par la stagnation des eaux pluviales et de celles des terres de neiges, ou par des eaux provenant de réservoirs souterrains d'eaux comprimées, ou par l'effet de la situation relative de ces terrains qui se trouvent plus bas que le pays environnant.

Dans le premier cas, le dessèchement s'opère de deux manières, ou par des rigoles, espèces de fossés ouverts, ou par des fossés fermés ou couverts, communément appelés coulisées ou rigoles souterraines. Le billonnage qu'on emploie aussi, et qui n'est qu'une culture par fossés ouverts, rentre dans les opérations du labour. La méthode de dessèchement à l'aide de rigoles ou de fossés découverts, consiste à ouvrir de grands fossés d'écoulement communs entre tous les propriétaires de pièces de terres voisines; chacune de celles-ci est entourée et recouverte de fossés parallèles, et dont la pente conduit les eaux dans les grands fossés communs. Chaque corps de ferme peut-être lui-même bordé de fossés communiquant avec ceux des pièces de terre qui en dépendent. Ces fossés ont 0m50 à 1m20 de largeur dans le haut, et 0m30 à 0m20 dans le fond. Au moyen de leur talus, ils se soutiennent sans s'ébouler. Si le terrain à défricher est plat ou à peu près de niveau, les grands fossés communs suffisent à l'écoulement des eaux, pourvu que, vers leur extrémité, leur pente soit suffisamment ménagée. On a soin de nettoyer au moins une fois l'année les fossés et rigoles, suivant leur état d'engorgement ou d'encroûtement.

Mais ce procédé présente souvent à l'exécution de grandes difficultés, soit par la configuration et la disposition des terrains, soit par le défaut d'assentiment de tous les propriétaires et cultivateurs voisins; et le dessèchement des terres cultivables par les fossés ouverts a aussi le grand inconvénient d'interrompre la libre circulation des voitures ou de la charrue, et d'exiger la construction d'un grand nombre de ponts. On a donc cherché à y suppléer par des rigoles souterraines ou fossés couverts, auxquels on a donné le nom de coulisées.

Les rigoles souterraines sont des fossés garnis de pierres de facines, ou d'autres matériaux, ayant assez de solidité ou de durée pour maintenir les vides par lesquels l'eau doit s'écouler. On recouvre le tout de mousse, de gazon et de terre, de manière à ce que la charrue ou la voiture passe par-dessus sans jamais être arrêtée. Pour faire les coulisées en facines, on place, de distance en distance, dans le fond du fossé, deux pieux croisés en chevalets destinés à porter ces facines. On met au-dessus de la paille, de la mousse et des feuilles, que l'on recouvre ensuite de terre. On emploie à leur confection les branches des arbres que l'on trouve à sa portée. Les coulisées en pierre durent plusieurs siècles. Celles qui ont été faites par les anciens en Grèce, en Asie, en Perse, en Syrie, en France,

etc., sont encore bien conservées, et remplissent parfaitement leurs fonctions, sans qu'on soit obligé d'y travailler. Les coulisées garnies en facines durent trente à quarante ans et au-delà, suivant l'essence du bois et la grosseur des branches. On en fait aussi en gazon, qui durent de dix à quinze ans, et quelquefois plus.

Quand il s'agit de procurer l'écoulement d'eaux provenant de réservoirs souterrains et l'assainissement des terres inondées par leur surgissement, on emploie avec autant de facilité que de succès cette même sonde dont le fontainier se sert pour faire jaillir les eaux à la surface, pour percer les glaises qui empêchent l'infiltration des eaux dans les terrains inférieurs. Cette manière de dessécher le terrain est depuis longtemps connue et pratiquée en Angleterre, en Allemagne et en Italie. Tantôt on ouvre, dans la partie la plus basse, des fossés de longueur suffisante pour recevoir toutes les eaux, et l'on perce, de distance en distance, dans le fond de ces fossés, des trous de sonde pour donner issue aux eaux comprimées, et les faire écouler. S'il s'agit d'une surface d'une grande étendue, il faut ouvrir un ou plusieurs grands fossés d'écoulement dans toute la longueur du terrain à dessécher, et l'on y fait aboutir, comme autant de branches ou de ramifications, tous les fossés transversaux dans lesquels sont percés les trous de sonde, multipliés suivant le besoin. L'effet de ces coups de sonde et des fossés d'écoulement est de rendre solides, en très-peu de temps, les terrains inondés, et même les terrains tourbeux les plus humides. En desséchant, par ce procédé, des marais et des plaines, on est parvenu en même temps à se procurer, au-dessus du sol, des masses d'eau pour le service des usines ou des irrigations. Tantôt on a préféré le perçage des puits, aux forages à la sonde; mais quelques bons effets qu'on en ait obtenus, ce moyen présente plus de difficultés et est plus dispendieux que le forage. On a proposé aussi, en France, de rétablir l'usage des herises de la Perse, espèces de puits perdus ou puisards, communiquant avec des galeries ou rigoles souterraines, ouvertes dans le double but du dessèchement des hautes plaines argileuses et de l'arrosage des terres inférieures.

Il y a à présent généralement, dans les différents collèges en Angleterre, un professeur d'agriculture, qui enseigne cette science à ceux des élèves qui désirent l'étudier. Cette branche d'instruction ne peut nuire plus tard à celui qui s'y est appliqué, quelque état ou profession qu'il embrasse, et nous sommes persuadés qu'une telle éducation vaudrait bien mieux pour une grande partie des étudiants dans nos collèges en Canada, que de dévouer de longues années à étudier l'hébreu, le grec, et le latin. Dans tous les cas, ce ne serait pas un mal que la science de l'agriculture formât une partie de leur éducation dans un pays comme celui-ci, où les dix-neuf vingtièmes du peuple dépendent pour vivre des produits de l'agriculture. C'est un fait bien extraordinaire qu'on croie l'éducation nécessaire pour toutes les autres professions et pour les affaires en général, et qu'on la croie inutile pour l'état d'une importance infiniment plus vitale pour le peuple que tous les autres pris ensemble, l'agriculture. Maintenant que nous adoptons les moyens de répandre partout l'éducation, pourquoi ne fait-on rien pour instruire le peuple dans la science et l'art de l'agriculture, si peu connus et si importants pour le grand nombre de connaître? Nous avons démontré à diverses reprises, depuis plusieurs années, la nécessité de cette mesure, et rien n'a encore été fait. Si on adoptait quelque mesure et qu'elle ne produisît pas le bien qu'on peut en attendre, elle ferait voir au moins au peuple que le gouvernement a pensé qu'il est de quelque importance pour le pays que la génération naissante soit mise à même de s'instruire dans l'art et la science d'un état qui doit lui fournir plus tard ses moyens d'existence. Quoique nous fussions pour nous persuader le contraire, ce sont les produits de l'agriculture qui doivent former la plus grande partie des revenus de la province, et plus la somme et la valeur de nos produits agricoles seront grandes, plus devra être grande la facilité de former le revenu. Que ceux donc qui désirent voir notre revenu dans un état florissant, fassent tout ce qui est en eux pour accroître la masse des produits du pays, la seule et unique source du revenu public. Un système judicieux d'éducation généralement répandu parmi le peuple fera beaucoup pour atteindre cet objet, si on a le soin de n'enseigner à la jeunesse que ce qui lui est le plus utile. L'éducation qu'accroît chaque individu, doit être en rapport avec l'état auquel il se destine, s'il veut qu'elle lui soit aussi utile que possible; en chose est particulièrement importante pour les hommes des classes moyennes de la société et qui vivent de leur travail, parce qu'ils ne peuvent, moins que personne, dévouer la moitié de leur vie à se procurer l'éducation dans les écoles et dans les collèges.—Canadian Agricultural Journal.